

# Michéa

## cultive le coup de poing ironique

Deux ans après son passionnant dialogue avec Jacques Julliard\*, Jean-Claude Michéa publie "Notre ennemi, le capital" dans lequel il reprend et affine son diagnostic de toujours.

Il n'est décidément pas près de se remettre de la faillite morale, intellectuelle et politique d'une gauche moderne qui ne sait plus où habite le peuple. Extraits et entretien. PAR STÉPHANE BOU

**L**e livre semble croître de l'intérieur, produisant de nombreuses et longues parenthèses, multipliant les notes en bas de page et les renvois à des « scoliés » placées après le texte principal ; lesquelles scoliés suscitent à leur tour d'autres notes et d'autres renvois. La pensée de Jean-Claude Michéa avance en spirale comme une vis sans fin. Le philosophe, qui reconnaît volontiers écrire toujours le même livre, précise et approfondit, donne des exemples, rappelle un point d'histoire, s'amuse d'une d'actualité, répond à ses détracteurs comme à ses récupérateurs. Et, encore une fois, il cultive son art fameux du coup de pied ironique dans la fourmilière des oppositions binaires qui le fait citer aussi bien Muray (un peu) que Marx (beaucoup) et se déclarer socialiste en même temps que conservateur. Bizarrement, le bandeau déposé sur la couverture de *Notre ennemi, le capital* est bien peu michéesque : « Une exigence : penser avec la gauche contre la gauche. » La phrase semble ainsi promettre un essai de plus dans la vague pléthorique de ceux qui, analysant les échecs et les trahisons de la gauche réelle,

cherchent à établir les valeurs d'une vraie-gauche-de-gauche. « Avec la gauche », Michéa ? Il continue dans *Notre ennemi, le capital* à fustiger sa foi incurable dans le Progrès et à mesurer la profondeur de sa rupture avec le peuple. « Peut-on encore raisonnablement croire qu'il suffirait de ressusciter la "radicalité" originelle [de la gauche] pour se retrouver aussitôt en mesure de regagner la confiance, ou même simplement l'écoute, de ces classes populaires aujourd'hui réfugiées dans l'abstention ou le vote néoboulangiste ? Je crains, hélas, qu'il ne s'agisse là, à nouveau, d'une illusion sans avenir. » « Contre la gauche », donc, et sans elle. Ce qui ne veut pas dire que Michéa aurait quelque chose à voir avec la droite, ou avec certaines déclinaisons possibles du ni gauche, ni droite, façon Le Pen, Macron ou Kosciusko-Morizet quand elle se déclare « et de droite et de gauche ». Au petit jeu du ni gauche, ni droite et contre « l'alternance unique », il mise plutôt sur une redécouverte du « trésor perdu de la critique socialiste originelle », tout en respirant le « véritable bol d'air frais » qui se dégage, selon lui, d'un mouvement comme Podemos. ■

\* *La Gauche et le peuple*, de Jacques Julliard et Jean-Claude Michéa, Flammarion, 2014.

**D**epuis vingt ans, d'un livre à l'autre, Jean-Claude Michéa observe l'actualité et ironise sur l'air du temps.

"Marianne" lui a posé trois questions sur quelques événements récents, qu'il n'avait pas eu le temps d'aborder dans *Notre ennemi, le capital*.

**Marianne :** Vous qui vous déclarez « populiste », comment vous apparaît une figure comme celle de Donald Trump, autour de laquelle se sont alliés le peuple déclassé et une partie des Américains les plus puissants du pays ?

**Jean-Claude Michéa :** « Plus le méchant est réussi, disait Hitchcock, plus réussi est le film. » De ce côté, Donald Trump est le client idéal. Il incarne en effet, jusque dans sa coiffure, tous les traits de l'« homme que vous aimerez haïr ». Il reste cependant un mystère à résoudre. Par quel miracle celui qui est censé ainsi symboliser, selon *le Monde*, l'essence même du capitalisme le plus sauvage peut-il coaliser contre lui, du matin jusqu'au soir, la quasi-totalité de ce que Marx appelait la « presse aux ordres de la Bourse » (y compris de sa « brigade du rire », de Yann Barthès à Karl Zéro) ? C'est sans doute que celle-ci ne lui pardonne pas d'avoir eu



**Notre ennemi, le capital,**  
de Jean-Claude Michéa, Climats, Flammarion, 324 p., 19,00 €.

JEAN-CLAUDE MICHÉA  
NOTRE ENNEMI, LE CAPITAL



**EXTRAITS**

## “COURS MOINS VITE, CAMARADE, LE NOUVEAU MONDE EST DEVANT TOI”

Marx [n'a] jamais songé une seule fois - pas plus, d'ailleurs, que les autres grands socialistes et anarchistes du siècle - à inscrire ses combats politiques sous le signe de la « gauche », fût-elle une gauche « radicale » ou une « gauche de gauche ». Ce qui traduit le mieux, en effet, l'esprit constant de cette dernière, c'est, avant tout, le célèbre mot d'ordre de Mai 68 : « *Cours plus vite, camarade, le vieux monde est derrière toi !* » (« vieux monde » dans lequel - ironisait Orwell - l'homme de gauche « progressiste » pourra tout aussi bien inclure « *la guerre, le nationalisme, la religion et la monarchie* » que « *les paysans, les professeurs de grec, les poètes et les chevaux* »). Or, il est clair que la véritable maxime socialiste devrait bien plutôt être, au contraire : « *Cours moins vite, camarade, le nouveau monde - celui du réchauffement climatique, de Goldman Sachs et de la Silicon Valley - est devant toi !* » En choisissant pour titre de cet essai *Notre ennemi, le capital*, j'ai donc simplement voulu rappeler la nécessité, et l'urgence, d'en revenir au trésor perdu de la critique socialiste originelle, convaincu qu'à l'heure de la mondialisation et du libéralisme triomphant, c'est bien d'abord la poursuite continue et insensée de la quête du profit capitaliste qui menace de détruire, à terme, la nature et l'humanité. ■

Isabelle Assouline

le mauvais goût d'utiliser dans sa campagne électorale un peu trop d'éléments de langage « anticapitaliste ». Mais que ces chiens de garde se rassurent ! Trump - bien que, contrairement à Fillon, il sache en effet parler aux travailleurs - n'a probablement jamais eu la moindre intention de remettre vraiment en cause le Tafta ou la tyrannie de Wall Street (les choses sont peut-être un peu différentes sur le plan géopolitique). Et, si même il poussait l'incohérence jusqu'à vouloir faire quelques pas dans cette direction - hypothèse peu plausible -, nul doute que le système

saurait très vite lui rappeler les limites à ne pas dépasser. C'est qu'on ne plaisante pas avec ce genre de choses au pays des Kennedy et des Martin Luther King.

**Vous répétez souvent que la droite, sous sa forme la plus caricaturale, aurait disparu. Vous vous demandez dans votre dernier livre qui peut sérieusement croire que « l'objectif réel d'une droite libérale moderne serait de défendre l'Eglise catholique, le monde rural et les valeurs "traditionnelles" », mais** >

**JEAN-CLAUDE MICHÉA,**  
un philosophe nourri à la pensée de George Orwell, Marcel Mauss, Guy Debord et du meilleur de Marx.



**DONALD TRUMP** : "Il incarne tous les traits de l'homme que vous aimerez haïr", mais reste un mystère à résoudre."



**FRANÇOIS FILLON** : "Parfaite incarnation du notable de province que son absence d'imagination et de fibre populaire rend inutilement 'clivant'."

JEAN-LAURE MICHÉA  
NOTES, ANALYSES  
POLITIQUES



## MARINE DANS LE RÔLE DU CHASSEUR DE RATS

Si nous tenons vraiment à ce que cette sortie progressive du capitalisme, à terme inévitable, s'opère de manière aussi civilisée et pacifique que possible (ce que personne ne peut aujourd'hui prévoir), il est donc devenu plus indispensable que jamais - comme Engels l'écrivait en 1895 - que « les masses elles-mêmes y coopèrent, qu'elles aient déjà compris elles-mêmes de quoi il s'agit, et pourquoi elles interviennent avec leur corps et avec leur vie ». Or, un rassemblement aussi large des classes populaires (rassemblement qui devrait, de plus, être suffisamment solide et cohérent pour pouvoir attirer dans son orbite idéologique - comme en Mai 68 - une grande partie des nouvelles classes moyennes urbaines) n'aura strictement aucune chance de voir le jour tant que ces classes ne se verront offrir d'autre alternative politique plausible que celle - imposée en boucle par les médias et les partis du bloc libéral - qui est censée opposer, depuis la nuit des temps, les héroïques défenseurs de la « société ouverte » et du « monde moderne » (le « parti de l'intelligence ») et ceux du « repli sur soi », du « rejet de l'autre » et de toutes

les formes de « passéisme » (et, au passage, on en vient parfois à se demander - à voir le ton moralisateur et méprisant que la plupart des intellectuels et artistes de gauche adoptent dès qu'il s'agit de faire la leçon aux catégories les plus modestes - s'il leur reste encore un minimum de sens psychologique élémentaire).

Dans ces conditions, et si nous ne voulons pas voir se rejouer sous nos yeux une énième version de l'histoire du joueur de flûte de Hamelin - avec, cette fois-ci, Marine dans le rôle du chasseur de rats -, il devient donc chaque jour un peu plus urgent, d'une part, de travailler à nous déprendre d'un système de classification totémique dont chacun peut constater aujourd'hui qu'il ne fonctionne plus, pour l'essentiel, que dans le seul intérêt de la classe dominante, et, de l'autre, de commencer à réapprendre - selon la belle formule de Juan Carlos Monedero, l'un des théoriciens les plus lucides de Podemos - à « tracer de nos mains un éclair qui montre qui sont ceux d'en bas et qui sont ceux d'en haut » (analyse qui conduisait d'ailleurs Pablo Iglesias à remarquer avec humour qu'on pourrait donc « définir Podemos en disant que nous avons fait tout ce que la gauche disait qu'il ne fallait pas faire »).

## > comment appréhendez-vous le succès inattendu d'un François Fillon ?

Michelet soulignait jadis que le problème essentiel des politiciens modernes - ceux dont la carrière doit se dérouler en permanence sous la menace du suffrage universel -, c'était qu'ils devaient s'appuyer à la fois sur l'« argent des riches » et sur le « suffrage des pauvres ». L'entrée du capitalisme dans son stade « néolibéral » n'a évidemment pas arrangé les choses. Quand, sur fond de croissance en berne et de désastre écologique grandissant, il est devenu clair que les Etats libéraux avaient désormais beaucoup plus de comptes à rendre à leurs créanciers internationaux qu'à leurs propres citoyens, les élites occidentales ont dû commencer à réfléchir sur le moyen le plus efficace de « gouverner autrement ». Tel est bien le sens de ce « ni gauche, ni droite » d'en haut - dont la « grande coalition » à l'allemande est la forme emblématique -, qu'on ne doit bien sûr pas confondre avec le « ni gauche, ni droite » d'en bas dont Podemos reste, pour l'instant encore, l'illustration la plus féconde. Dans cette nouvelle perspective - qui à aujourd'hui la faveur des marchés financiers -, Juppé et Macron représentaient, à l'évidence, les deux jokers les plus prometteurs. Qu'un François Fillon - parfaite



« À GAUCHE, entre Valls, les aubristes, Montebourg et Mélenchon, la guerre de succession est ouverte. »

incarnation du notable de province que son absence totale d'imagination et de fibre populaire rend inutilement « clivant » - ait pu ainsi déjouer tous les pronostics officiels et devenir l'un des présidentiables les plus plausibles en dit donc très long sur le profond désarroi de notre classe dirigeante et de ses instituts de sondage. Mais c'est aussi la conséquence logique de cette curieuse volonté d'acclimater dans un pays comme la France - riche pourtant d'une tradition politique très différente - le système américain des primaires. Dans les conditions spécifiques de notre pays - et compte tenu, par ailleurs, de la désaffection croissante des classes populaires à l'endroit du « système » (comme on disait déjà en Mai 68) -, ce mode de sélection *made in USA* ne pouvait en effet que réintroduire, sous une forme plus soft, toutes les injustices du vieux suffrage censitaire : un type de vote, en d'autres termes, qui conduit à accroître de façon disproportionnée, à droite comme à gauche, le poids politique réel de tous ceux qui - s'ils n'en profitent pas toujours directement - sont encore relativement protégés contre les effets les plus dévastateurs de la mondialisation libérale. Mais, comme l'élection présidentielle est la dernière qui déplace encore une partie

importante des classes populaires, Fillon va donc devoir forcément se livrer au jeu classique du « rétropédalage », ce qui n'est jamais très bon signe. Du coup, toutes les cartes se trouvent rebattues. Au grand dam de l'élite au pouvoir qui, comme on le sait, ne prise guère le risque et l'incertitude. Ce n'est jamais bon pour les affaires.

**Pour vous, la gauche est une - culturellement sédimentée autour de sa foi dans le mouvement en avant, toujours tenu pour bon -, mais comment analysez-vous alors la multiplication des candidatures au sein et en marge de La Belle Alliance populaire (lesquelles d'ailleurs déclarent toutes partir à la recherche du peuple perdu) ?**

Quand un prince meurt sans laisser d'héritier légitime, il y a toujours une guerre de succession. Dans le cas de la gauche française, celle-là met aux prises au moins trois types de prétendants. Ceux qui, à l'image de Manuel Valls, entendent profiter de l'appel d'air inespéré que crée la candidature Fillon (qui rend un peu moins certaine la présence de Marine Le Pen au second tour) et qui estiment donc qu'une gauche « raisonnable » a encore une petite chance de l'emporter. Ceux qui, à l'image de Martine Aubry et de

ses obligés, entendent d'abord préserver leurs baronnies locales et leur position dans le parti, et qui ont donc beaucoup moins à craindre d'un triomphe de la droite que de la victoire d'un rival issu de leurs rangs. Ceux enfin, à l'image de Mélenchon ou de Montebourg, qui commencent timidement à remettre en question l'alliance moderne de la gauche et du capital : démarche certes plus engageante, mais qui exige bien plus qu'un simple *lifting* des valeurs « progressistes ». Car, de même que Debord pouvait ironiser, en 1958, sur l'« *amère victoire du surréalisme* » - dont le projet transgressif était devenu, selon lui, la norme réelle de la société du spectacle -, il faudrait parler aujourd'hui d'une « *amère victoire de la gauche* ». Son idéal d'illimitation est en effet devenu le véritable moteur idéologique de l'accumulation du capital - ou de la « croissance » - comme le confirme à chaque instant n'importe quel clip publicitaire (« *Construisons dans un monde qui bouge* »). C'est même parce que son imaginaire *no border* triomphe désormais partout - dans la pratique du capital moderne, il s'entend - que la gauche « progressiste » à de plus en plus de mal à exister quelque part. Il est vraiment temps de relire *le Capital* ! ■

PROPOS RECUEILLIS PAR S.B.

ewasud / moir / miguel / ip3 / marcop